

Depuis le temps où M. Lamoureux donnait ses concerts à l'Eden-Théâtre, il ne nous avait pas fait réentendre la belle œuvre de M. Vincent d'Indy qu'il vient de remettre à son programme: cette *Symphonie sur un thème montagnard français*, qui peut, à bon droit, être regardée comme une des productions les plus achevées de notre jeune école. La première audition de cet ouvrage fut jadis saluée d'unanimes applaudissements, et l'on s'accorda à trouver dans la partition de M. d'Indy les signes d'une direction d'idées nouvelle et comme la prise de possession d'une définitive originalité. Nous avons eu grand plaisir à sentir se renouveler au Cirque les impressions que nous avons jadis éprouvées lors de la première audition de cette symphonie à l'Eden. L'œuvre de M. d'Indy est restée aussi vivante, aussi colorée et aussi hardie qu'au premier jour, et pas une pierre n'est tombée de cet édifice, d'une structure si libre et si forte. C'est beaucoup dire, et certes la constatation n'a pas été pour nous sans agrément, car l'espèce de crise musicale que nous traversons, où tout est remis en question, objet et formes de la musique, n'est rien moins que favorable à la durée des compositions //627 // récentes de quelque signification. C'est donc un signe de vitalité indiscutable, pour une œuvre affirmant des tendances particulières, et si nous osons dire, *prenant parti*, que cette faveur retrouvée après un temps assez long, auprès d'un public auquel la multiplicité d'opinions divergentes a fait perdre tout équilibre esthétique et qui, ayant abandonné les partis pris absurdes, mais féconds pour ceux qui en étaient autrefois victimes, semble avoir désormais adopté une attitude d'indulgence sceptique touchant de bien près à l'indifférence absolue qui est certes bien plus dangereuse pour les artistes convaincus et sincères.

Si la symphonie de M. d'Indy par l'agencement particulier de chaque morceau se rattache à la forme classique, on aurait tort cependant de la considérer comme une symphonie *orthodoxe* régulièrement divisée en quatre parties, apparentées, il est vrai, par le sens expressif général, mais néanmoins construites sur des idées musicales étrangères l'une à l'autre.

La symphonie de M. d'Indy comprend trois parties, mais ces divisions ne correspondent pas à des distinctions absolues de musique et de genre comme on en trouve dans la plupart des œuvres de symphonistes. La plus stricte unité relie l'un à l'autre les trois fragments qui la composent, et ces trois parties ne sont guère que trois *aspects* différents d'une même idée: c'est donc en réalité un seul morceau en trois épisodes que M. d'Indy a écrit, et cette hardiesse de forme n'est pas ce qui donne à l'ouvrage sa moindre saveur.

Le thème que M. d'Indy a pris comme sujet de sa composition est une cantilène populaire d'une mélancolie et d'une poésie admirables, un de ces chants anonymes comme il n'en résonne que dans les solitudes perdues des montagnes: chants que le pâtre module aux heures du soir en contemplant, noyées au-dessous de lui dans les brumes, les pentes raviniées où le soleil // 628 // s'endort, mélodie pénétrée de toutes les magies de la cime et du crépuscule. Aucun art, plus que l'art instinctif du peuple, n'est caractéristique de la vie et du milieu. Entendez cette lente et

plaintive cantilène et dites s'il est possible de confondre les chants de la plaine avec ceux de la montagne ou de la mer! Là, l'horizon borné, la placidité des lignes, les travaux bien réglés, engendrent des chants pleins de rondeur et de rythme précis, mais reflétant une âme plus ou moins prosaïque et positive. Écoutez après cela les chants des côtes, si poignants, si tragiques en leur héroïque simplicité, ou les chants de montagne si pleins de contraste d'ombre et de lumière, chants de chasseur ou de berger, familiers du torrent et de l'aigle, menant leur libre existence sur les sommets dominateurs. Écoutez et comparez!

La valeur artistique de ces mélodies populaires est parfois si grande qu'elle peut souvent s'égaliser à celle des plus belles inspirations d'artistes. Pour nous en tenir à l'œuvre qui nous occupe, nous avons été frappé de la similitude que présente la contexture générale et l'expression du chant montagnard dont s'est servi M. d'Indy avec le thème de l'alto solo de la symphonie de Berlioz: *Harold en Italie*. Cette analogie est au moins curieuse à constater comme rencontre d'un sentiment musical inconscient, anonyme, et d'une volonté créatrice particulière. Il est bien peu probable en effet que Berlioz connût le thème dont s'est inspiré M. d'Indy. Tout au plus peut-on admettre qu'il en ait entendu de semblables dans ses excursions de montagnes en Italie et qu'il s'en soit souvenu en composant *Harold*.

En choisissant ce motif caractéristique, M. d'Indy précisait donc d'avance le sens de sa symphonie: en effet son œuvre n'est qu'une amplification du contenu expressif de cette mélodie, de cette voix par laquelle la montagne elle-même parle et vit. Et c'est bien, en // 629 // effet, un poème des montagnes que M. d'Indy nous paraît avoir voulu écrire; un poème de nature, en lequel se reflète quelque chose de l'indépendance hautaine des sommets, une page de musique où l'on sent souffler leur air vivace, chargé de sauvages senteurs, où l'on croit voir miroiter, sous les jeux variés de la lumière, la blancheur immuable des pics. Grandiose éclat du plein jour, effacements du soir, scintillements de la nuit, allégresse lumineuse du matin, tous les aspects par lesquels s'affirme ce que Michelet appelle «la personnalité de la montagne», y tiennent et trouvent là leur transcription musicale fidèlement ressentie et magistralement réalisée. Tenter de détailler une semblable conception nous serait aussi impossible que de réduire en phrases une gerbe de soleil, ou d'analyser le parfum d'une forêt de sapins. L'impression que cause la musique, quand elle est belle, est parente de celle que produit la nature même: comme elle, elle s'exprime, mais ne s'explique pas.

Pourtant nous pouvons dire quelles surprenantes trouvailles harmoniques, mélodiques et rythmiques, émergent de ces flots sonores victorieusement déchaînés. Nous pouvons dire la parfaite structure de chaque morceau, l'unité dans la variété qui résulte de leur enchaînement, et la belle harmonie de l'ensemble. Quand nous aurons ajouté que l'instrumentation est aussi riche de détails ingénieux et de sonorités neuves qu'on pouvait l'attendre de l'auteur du *Chant de la Cloche* et de *Wallenstein*, nous aurons à peu près épuisé la série des termes par lesquels, en dehors de l'analyse purement technique, il est possible de rendre

compte des sensations que produit la musique instrumentale. Seule, l'audition de la symphonie de M. d'Indy peut permettre d'admirer, comme il convient, la libre et large facture du premier morceau, l'expression calme et tendre du second, la verve joyeuse et exultante du troisième. // 630 //

Le programme du concert de M. Lamoureux, où figurait la *Symphonie* de M. d'Indy, comprenait différents morceaux avec lesquels le public du Cirque a eu le loisir de se familiariser et qu'il accueille toujours avec la même faveur, entre autres le prélude du *Déluge*, de M. C. Saint-Saëns, et les fragments symphoniques des *Maîtres chanteurs*, de Richard Wagner; un poème symphonique de Liszt: *Valse de Mephisto*, que nous avouons goûter médiocrement, et la prodigieuse *Symphonie héroïque* de Beethoven, superbement exécutée, notamment dans les trois dernières parties, complétaient cette brillante séance. Ajoutons que Mme Jossic, qui jouait la partie de piano de la *Symphonie* de M. d'Indy, a fait apprécier d'excellentes qualités.

M. Eugène d'Harcourt, qui a si courageusement entrepris de vulgariser les chefs-d'œuvre de la musique, en ouvrant une salle de concert, construite à ses frais et accessible à tous, vient de commencer une série d'auditions qui, à en juger par la première, nous promet de fort intéressantes soirées. M. d'Harcourt s'est imposé la tâche délicate de faire, en une suite de séances historiques, une sorte de résumé des diverses formes de la musique: théâtrale, instrumentale et religieuse, depuis le quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-neuvième. La première de ces séances, donnée avec le concours d'un groupe de choristes d'élite: les *chanteurs de Saint-Gervais*, a réuni dans la salle de la rue Rochechouart un public enthousiaste.

La partie du programme consacrée à la musique religieuse comprenait un fragment de la *Messe* du pape Marcel de Palestrina, l'*Ave Maria* de Josquin de Prés [des Prez], et un *Motet* de Vittoria [Victoria], de la plus sublime expression. L'auditoire a été profondément impressionné non moins par la beauté de ces œuvres dont les offices de Saint-Gervais ont déjà fait ressortir la splendeur, que par la per- // 631 // -fection [perfection] de l'exécution, véritablement admirable, sous la direction inspirée de M. Charles Bordes.

La partie dramatique se composait de fragments empruntés aux fondateurs de l'Opéra italien: Caccini, Monteverde [Monteverdi] et Gagliano. A vrai dire, cette exécution ne présentait qu'un intérêt archéologique et n'a servi qu'à mieux faire saisir au public combien les racines de l'art musical plongent profondément dans le sentiment religieux. Quelle comparaison établir, en effet, entre les œuvres si complètes, si pures, si parfaitement suffisantes en soi de Palestrina et de Vittoria [Victoria] et les essais contemporains ou postérieurs de Caccini et de Monteverde [Monteverdi]! Pourtant, les fragments de l'*Eurydice* et de l'*Orfeo* de ces deux maîtres ont fait apercevoir les germes d'un art qui a

fini par égaler en beauté cette même musique religieuse dont il est sorti. A ce point de vue, encore, la suite des auditions historiques qu'a commencées M. d'Harcourt sera d'un enseignement précieux.

La musique de concert, alors musique de cour, était représentée par des fragments du *Ballet de la Reine* de Beaujoyeux, plus intéressant par les souvenirs du règne de Henri II qu'il évoque, que par sa propre valeur musicale, par deux chansons de Roland de Lassus dont nous avons parlé jadis et par la stupéfiante *Bataille de Marignan* de Clément Janequin [Janequin], enlevée par les chanteurs de M. Bordes avec un brio extraordinaire. Mlles Éléonore Blanc, Pompilio et M. Mazalbert, qui chantaient les solos, ont eu leur bonne part du succès.

Journal Title: LA REVUE HEBDOMADAIRE

Journal Subtitle: Romans – Histoire – Voyages

Day of Week: Saturday

Calendar Date: 23 DÉCEMBRE 1893

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: TOME XIX

Year: 2<sup>e</sup> ANNÉE

Pagination: 626 à 631

Issue: Livraison du 23 décembre 1893

Title of Article: CHRONIQUE MUSICALE

Subtitle of Article: CONCERTS LAMOREUX : LA SYMPHONIE  
SUR UN THÈME MONTAGNARD FRANÇAIS  
DE M. VINCENT D'INDY. – CONCERTS  
D'HARCOURT: AUDITIONS HISTORIQUES.  
ŒUVRES MUSICALES DU QUINZIÈME ET DU  
SEIZIÈME SIÈCLE.

Signature: PAUL DUKAS

Layout: Internal main text